

**ONE
CITY
ONE
STORY**

Relativité

Daphne Kalotay

2017



CITY OF BOSTON • MASSACHUSETTS
OFFICE OF THE MAYOR
MARTIN J. WALSH

Dear Reader,

It gives me great pleasure to support the efforts of the Boston Book Festival and their annual short story publication, One City One Story. Celebrating and enhancing the role of arts and culture in the lives of our residents has been a top priority of my administration. Recent programs supporting individual artists, prioritizing public art, and working with local institutions to create nontraditional, affordable performance and rehearsal spaces all help integrate art and artists into the daily life of our city.

Initiatives such as the Boston Book Festival's One City One Story also bring the literary arts to our residents where they live, work, and play. Encountering short fiction at farmers' markets, coffee shops, festivals, City offices, and transit stations reminds Boston readers of the centrality of great literature to the life of our city and encourages us all to engage not only with a great story, but also with each other.

This year's story, written by Somerville author Daphne Kalotay, offers a particularly poignant message about resilience and recovery, as well as about the power of storytelling to build connections between people of different generations and backgrounds. I hope this story will inspire reading, reflection, and discussion, and I encourage you to participate in the conversation. As always, print copies of the story are available throughout Greater Boston free of charge in both English and Spanish, as well as online in several additional languages.

Happy reading!

Martin J. Walsh
Mayor of Boston

Introduction

Le Festival de livre de Boston présente le huitième programme annuel d'Une Cité Une histoire (One City One Story) qui vise à propager et à promouvoir la littérature parmi les jeunes et les adultes de notre ville ainsi qu'à créer une communauté autour d'une expérience partagée de lecture.

Notre objectif est de dispenser une courte histoire à la portée du public, à titre gratuit. Cette année, ce projet se réalisera par la distribution de 30'000 copies imprimées d'un récit intitulée « Relativité », écrit par Daphne Kalotay. En fournissant des fichiers d'audio, des téléchargements et des traductions supplémentaires sur notre site d'internet, nous souhaitons d'inspirer des discussions qui mettent en évidence de nombreuses perspectives et des points de vue des résidents de Boston. Nous sommes heureux d'accueillir Bookbub en tant que promoteur de ce programme et si Une Cité Une histoire (One City One Story) suscite votre enthousiasme pour la lecture, veuillez visiter le site bookbub.com pour trouver des offres en ventes de milliers de livres électroniques à succès.

Nous souhaitons que vous vous retrouviez dans les places locales, ou aux événements des bibliothèques et sur notre site Web pour lire, réjouir et discuter « Relativité ». Si vous êtes inspiré par cette histoire pour organiser une discussion ou même d'écrire votre propre opinion, veuillez vérifier notre site de One City One Story, soit sur la rubrique de discussions/questions, soit sur la rubrique de concours de rédactions.

Pour toute informations supplémentaires, veuillez visiter notre site à l'adresse suivante : www.bostonbookfest.org/one-city-one-story

Nous espérons vous voir sur la place de Copley pour le festival de livre de Boston qui aura lieu le 28 Octobre 2017 pendant lequel vous pourriez visiter Daphne Kalotay et prendre part dans les discussions ouvertes sur ce récit.

UNE CITÉ UNE HISTOIRE: LISEZ, PENSEZ ET PARTAGEZ !

Relativité

Selon les notes dans son dossier, Rozsa Fischer, âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans, résidante sur la rue Babcock No. 124, courait à l'agonie. Son cœur ainsi que ses reins étaient sur le point de défaillance, sans parler de sa plaie ouverte issue de l'un de ces cas d'infections résistantes aux antibiotiques. À cela s'ajoute le déménagement de l'hospice qui l'abandonna suite à ce qu'elle eut tenu à ne plus avoir affaire à eux.

Robert, qui avait supervisé l'affaire de Rozsa Fischer pendant les quatre dernières années, s'assit d'un certain malaise près du lit qui appartenait à l'hôpital. « Nous fournissons gratuitement un avocat contractuel, expliquait-il, en tant qu'une partie de conversations qui entraient dans l'exercice de ses tâches. Néanmoins, il restera toujours le coordinateur des consultations médicales ultérieures de Rozsa Fischer et organisera même l'approvisionnement de ses denrées alimentaires, les services d'hygiène ainsi que la fréquentation des assistants qui lui font des courses et qui vérifient si elle prend ses pilules régulièrement. Un camarade de Robert, du nom de Turley, était le docteur qui rendait visite à Rozsa Fischer et apparemment il n'avait pas suffisamment insisté sur la consommation des pilules.

« Quoi qu'ils soient les documents juridiques dont vous auriez besoin, continua Robert malgré le désagréable impression qu'il saisit pour l'avoir proposé en ce moment. Nos services incluent...

— Apporte-moi la circulaire de l'épicerie. Le ton de Rozsa Fischer en articulant les r, d'une façon fortement roulée, paraissait aussi péremptoire que jamais.

Malgré d'être chargé d'effectuer uniquement ses propres tâches, il se leva pour chercher l'hebdomadaire *Sunday Globe* qu'il trouva à la place où l'aide de la fin de semaine l'avait jeté. Ensuite, il y rechercha pour des pages glissantes de la circulaire de Star Market. Des images vives et brillantes de cantaloup tranché, du saumon grillé et des raisins aspergés de gouttelettes d'eau. Il donna l'encart à Rozsa Fischer.

Lentement et même très lentement, elle pointa un article du bout de son index. Au cours de la dernière année, ses os semblaient être allongés, voire aplatis. Sa poitrine a pris une forme concave et ses épaules et coudes nouveaux ressemblaient aux articulations d'une marionnette. « Le melon est mis en vente. S'ils sont beaux, prends-en deux ! »

Robert essaya de ne pas se tortiller sur la chaise en bois. « Je suis sûr que votre aide de l'après-midi sera content de...

— Et un peu de bœuf haché de 80%, rien de plus maigre, OK ?

— Madame Fischer, j'ai prévu votre repas à vous être servi, de nouveau, par la Popote roulante. Il fit cela malgré l'habitude de Rozsa Fischer qui conservait certains plats, parfois des semaines durant, pour les montrer à Robert lors de ses visites mensuelles. Une habitude qui n'a pour but que de montrer à Robert la nature peu appétissante de ces plats.

— Deux dollars pour pamplemousse, c'est *criminel!*

— S'il vous plaît Madame Fischer ! Docteur Turley dit

qu'il n'est pas bon pour votre cœur...

— Robert ! Rozsa Fischer se recula et déposa les papiers au-dessus de la couverture tricotée. Docteur Turley est vraiment gentil mais il n'est sûrement pas intelligent.

Robert espérait qu'aucune réaction n'était visible sur son visage. Docteur Turley se déplaçait à domicile parce que c'était lui-même qui faisait des appels téléphoniques ; une fonction qui parut d'être son talent principal.

—je voudrais te dire quelque chose, Robert. Rozsa Fischer avait l'air étonnement majestueuse pour une personne adossée à un lit mécanisé. Elle avait les cheveux gris, seulement légèrement amincis, et ses yeux d'une opacité blanchâtre étaient sur le qui-vive permanent. « Je vois que ta femme te nourrit assez mal ! »

Si c'était un cas normal, il aurait ri. Il était vrai qu'il avait perdu du poids après la naissance de l'enfant.

—J'apprécie votre préoccupation, Madame Fischer, mais je suis ici, aujourd'hui, pour discuter de vos plans. Nous offrons un avocat et d'autres services...

—Je n'ai que faire de vos conseils, merci.

—Ah, bon. »

Il était aussi la question des funérailles, des factures impayées et la personne qu'elle désire d'être communiquée à sa mort. Robert fut bien formé pour discuter de ces préparatifs. En effet, il mena à bien de telles conversations à plusieurs reprises au cours des dernières années, en procédant calmement, point par point et en fonction de la brochure, « fournie par l'agence. Mais pour l'instant, toute proposition de planification lui paraissait obscène.

Il déposa la brochure, « Les décisions appropriés et opportunes » sur la table de chevet, à la portée de Rozsa. « Ça peut être utile. Et pourquoi n'en parlons pas au cours

de mon prochain visite au vendredi quand vous auriez le temps de le lire ? »

Notamment, il ne fallait pas traiter le sujet comme s'il était une simple affaire pour lui de parler de la mort. Certains clients faisaient un affront. D'autres comme Rozsa Fischer, semblaient imperturbables. Il se peut qu'en arrivant à tel âge élevé, la mort ne soit plus effrayante. Or, si vous aviez survécu Auschwitz, Buchenwald et le remplacement chirurgical des deux hanches, la mort vous paraisse une chose à tromper indéfiniment.

*

Il s'était mis à pleuvoir de larges gouttes verglaçantes, une marque représentative du mois d'avril à Nouvelle-Angleterre. Le train, plein à craquer, a fait un demi-tour à Packard's Corner et du frottement lent de ses roues contre le piste, des bruits de crissement fussent entendus. Robert pouvait voir les étudiants serrés contre les fenêtres avec leurs regards fixes et impassibles sur les écrans de leurs portables. Il tira son portable de sa poche pour composer le numéro de Katie mais dès qu'il entendit la voix de sa messagerie vocale, il raccrocha.

Il ramena son écharpe derrière le col de son manteau et essaya d'éviter des flaques froides de boue. Le tronçon de l'avenue Commonwealth faisait gris comme d'habitude. Il passa par une petite restauration à emporter des ailes de poulet et un signe manuscrit sur sa vitrine attira son regard « Meilleures offres d'emploi ! »

Il y'avait longtemps qu'il avait cessé de préciser—quand on lui posait des questions sur son métier—à qui aide son organisation. « Services aux personnes âgées », déclara-t-il, après des années de mêmes blagues. *Tu t'es rendu compte que*

tu seras au chômage un jour prochain ? »

Il est vrai que le nombre de clients « cannés » avait doublé seulement au cours de la dernière année. Au moment de postuler à ce poste qui soit la même année de l'obtention de son Master dans les travaux sociaux, il ne savait pas encore qu'un cinquième des survivants de l'Holocauste au monde vivaient aux Etats-Unis. Les clients de Robert recevaient des avantages dont, des visites à domicile, des services de transport, des conseils psychologiques et le versement d'un montant de trois mille dollars en tant que restitution rémunérée par le gouvernement Allemand. Les statistiques révèlent qu'un montant presque égale aux quatre-vingts milliards de dollars était remboursé aux dédommagés depuis 1952. Et pourtant, parmi les nombreux survivants qui résident en dehors de l'Allemagne, cinquante mille individus n'ont pas encore présenté leur réclamation.

Bien sûr, en sollicitant un tel droit, il leurs fallait d'exhumer le passé pour qu'ils prouvent d'avoir été interné dans un ghetto ou bien d'avoir été déporté dans un camp, ou même de passer au moins six mois au caché aux Nazis. Or, cette restitution suffisait pour faire sortir les survivants de nulle part. Il en était des cas comme Abe Linder, le prochain client de Robert qui est aussi le client le plus jeune de Survivor Services ayant soixante-seize ans.

Étant mathématicien à la retraite, Abe vivait à proximité, à Brighton. Il n'était pas vraiment juif et n'a jamais cessé de le remarquer à Robert même si les documents de son dossier indiquaient autrement. Avec un accent de Transylvanie, il expliquait : — Je suis Suisse ».

Cela dit qu'il se croyait exigeant de trois mille dollars en plus de vingt heures de soins à domicile. Il fallait s'en prendre aux Allemands, comme il disait. On dirait qu'il se réjouissait

fortement du fait que le gouvernement allemand fournissait cet argent. En effet, il détestait les allemands autant qu'il détestait les Juifs.

Robert -à demi-juif et non pratiquant- ne se croyait pas adhérent à juger. Abe n'était certainement pas le premier client à outrager tout ce qui concernait le cataclysme qui avait façonné sa vie. Selon son dossier, Abe avait passé plus d'un an au caché en compagnie de sept autres enfants juifs dans un vide sanitaire d'un laboratoire de physique quelque part en Pologne. Quand il avait vingt ans, il émigra au Zurich, s'y maria et il avait grandi une fille qui plus tard se maria à un Américain et quand la femme d'Abe s'éteignit, cette fille l'emmena aux États-Unis. Maintenant la même fille fut divorcée et se joignit à une commune au Nouvel-Mexique. Laisant Abe seul à nouveau.

Abe résidait au rez-de-chaussée d'une grande maison en bardeaux brun à l'avenue Washington. L'hameçon était une tête de lion tenant un anneau de fer dans sa bouche. À l'intérieur de l'appartement, l'odeur du cari émanait d'une cuisine hors de portée de vue appartenant à une famille au deuxième étage. Robert joignit son client derrière le lourd bureau en bois sur lequel se trouvaient des objets obsolètes : Un sous-main en cuir avec de larges feuilles de papier repliées dans leurs coins, un taille-crayon rond, une gomme rectangulaire blanche et un Rolodex épais avec des notes jaunies. Avec Abe à son côté, Robert se mit à remplir les fichiers qui apportent de l'argent à la maison d'après les Allemands.

Abe ne comptait que pour l'affaire. Il ne courait pas par quatre chemins et n'était non plus un type qui fait allonger les visites. Pas une discussion inutile ni même une histoire des temps du passé. D'autres clients se tombaient à parler

de leurs mémoires à une simple tournure de phrase. Que de mémoires diversifiés ! Robert les mémorisait comme des contes des fées horrifiants.

Magda Blum au Danube disait : *On nous a mis en ligne le long de la rivière. J'étais la dernière dans la ligne. L'officier qui se trouvait devant moi était jeune et moi, j'étais jolie. Il regarda de droite à gauche et fit un signe de tête comme s'il disait : va-t'en ! Il me laissa partir. Il ne tira pas sur moi quand j'ai filé. Mais, je pouvais entendre le son du feu des fusils tirant sur les autres.*

Hans Aaldenberg dit au jour de la Libération : *Alors, on est allé voir quel était le problème et chercher nos bols de soupe. Mais les gardiens n'étaient plus là-ils s'étaient enfuis !*

Yvette Klinger : *J'étais en agonie et mourais de faim quand mon fils est né. Je n'avais pas de lait à nourrir mon bébé. En guise de nourriture, j'ai broyé des haricots et en a donnés à lui à la suite duquel il éprouva une telle douleur à l'estomac que je croyais que l'on allait mourir tous deux.*

C'était le point de l'histoire où Yvette Klinger se mettait à pleurer chaque fois. De toute façon, il y avait deux ans qu'elle fut décédée. Même s'il pouvait choisir, Robert ne savait pas comment se débarrasser des souvenirs d'elle ou ceux des autres. Des miettes d'histoire qui ne servaient franchement qu'à ralentir les choses pour les agents humanitaires qui étaient en hâte de se rendre au client suivant. Un client tel Hans Aaldenberg, un pied sur le tabouret, se faisait éclaircir la gorge et passait à l'attaque d'une voix rassurante comme un professeur derrière le lutrin alors que les agents humanitaires se tergiversaient et jetaient des regards en caché à leurs portables. Magda Blum avait une fois parlé à un représentant de Blue Cross Blue Shield pendant quarante-cinq minutes. Ni Robert ni le représentant n'osèrent l'interrompre.

Non pas que Robert les ait défendus pour ces interludes

mais de tels souvenirs fussent inévitables comme une conversation parsemée des nids de poules. Personne ne peut s'empêcher que de s'y faire tomber. En plus, il y avait des gens qui profitaient de leurs histoires noircies d'une manière combative, en les lançant comme des grenades vers n'importe quelle chose perçue. Certains même jugeaient leurs malheurs d'une valeur compétitive. Elle n'était jamais dans un camp alors que j'y étais. Ou même, il est vrai qu'elle était dans un camp, mais moi j'étais expulsée et je n'ai jamais réussi de revoir mes parents. Ou même, au moins il lui est resté son frère, alors que moi j'ai perdu tous les membres de ma famille ! L'indifférence ressentie à la suite de l'éclatement de tant de tragédies est devenue une autre infraction.

Jusqu'à il y a trois mois, Robert n'était pas curieux à ces classements. La raison en était qu'une telle classification et la raison derrière ne faisait aucun sens à Robert.

Quant aux clients tels que Rozsa Fischer, ceux qui n'ont jamais mentionnés leurs épreuves d'autrefois, Robert ressentait un certain respect et accordait du mérite à leur silence. Maintenant, il n'était plus sûr de ses idées d'autrefois. Pourquoi en serait-il moins noble de crier au monde cruel ? Les clients de Robert avaient perdu leurs familles, leurs enfances, leurs biens. Certains ont perdu leurs noms.

« Seulement un chiffre, auraient-ils dit et ensuite ils lui monteraient leurs tatouages sur l'avant-bras. J'étais un Baum, mais nous avons décidé de le changer à Bolgar ». Même s'ils n'ont pas révélé leurs vrais noms, Robert le savait en consultant leurs documents. Alors, Stern fut devenu Sterling, Bleu fut Bonner, Kohn fut Kopp.

« Je ne sais pas pourquoi cela se dit ainsi dans mon document, dit Abe Linder, faute d'une concordance fort probable de son nom tel qu'il était écrit dans sa demande

de restitution. Ce n'est pas correct. Je suis suisse. »

*

« Nous devons lui attribuer un prénom, dit Katie, au lendemain de la naissance de son enfant à l'hôpital de Mass General. Elle tenait leur fille dans ses bras, un tout petit être d'un visage parfait, des lèvres de poupée, des petites oreilles, et un nez mignon dont les narines minuscules remontaient à chaque respiration.

Un prénom. Pendant des mois, ils avaient ramassé leurs prénoms favoris sur un blanc-note collé au frigo qui ressemblait plutôt à une liste d'achat étrange. Ils avaient poussé cette occupation jusqu'au point où elle prit la forme d'un jeu. La liste contenait des noms capricieux : Moxie, Bebe ; ou des noms démodés, dont Delia, Mavis ; or, des noms à la fois puissants et élégants : Sloane, Blake. Pourtant, pour cette petite créature quel prénom ne serait pas gênant puisque tous les noms paraissaient une blague cruelle.

Pourtant, il leur fallait de choisir entre ces noms. C'était obligatoire.

Aucun des noms sur leur liste n'était digne d'elle. Robert était sûr que Katie ressentait la même chose. Or, la raison venait de la part de ses origines de Nouvelle-Angleterre qui l'obligeait à conjurer une liste nouvelle : une liste choisie parmi les prénoms abstraits et sans humour que les Puritains donnaient à leurs enfants afin d'exorciser les difficultés à venir. Des noms tels que : Patience, Honneur, Prudence. Robert se demandait s'il doit oser et les suggérer à Katie ou qu'il risquerait, juste par cette proposition, de la déranger en plus. C'était une affaire impossible. Mais ils devraient venir au bout et choisir un prénom puisque l'État de Massachusetts

n'autorise pas l'enterrement d'un enfant sans nom.

*

Sa dernière cliente du jour au nom d'Emma Muller avait quatre-vingt-neuf ans. En compagnie de son époux, elle habitait une maison à Roslindale où toutes les portes grinçaient. Sa mémoire s'était mise à affaiblir et selon les agents humanitaires, elle leur adressait dans sa langue maternelle. Quant à son époux, il insistait fermement qu'elle allait bien, ce qui était courant. Robert avait organisé une séance d'évaluation.

Le spécialiste avait quinze minutes de retard. En attendant le médecin avec son client, Robert sirotait un thé chaud et amer alors qu'il entendait la gigue des fenêtres à chaque brise. Quand le mari a ouvert une porte latérale pour laisser sortir le chien, Emma Mueller s'écria une série de mots à la hâte, sifflant à chaque souffle. Robert qui a été embauché en partie pour ses compétences rudimentaires dans cette langue, saisissait ce que Emma Mueller s'exclamait en allemand. Et, il lui fallait de le transmettre au spécialiste.

Le soir, il raconta cette histoire à Katie alors qu'ils mangeaient le paneer Palak de Trader Joe's qu'ils avaient cuit à la micro-onde. Autrefois, ils préparaient deux paquets à la fois, mais ce soir-là, ils ne préparèrent qu'un et le partagèrent ensemble. Ils buvaient une bière mousseuse dans les verres que Roberts avait refroidis à l'avance dans le congélateur. « Elle l'avertissait que s'il n'est pas prudent, ils pourraient l'attraper. Le S.S.

Katie secoua la tête.

— Comme si une fois n'était pas suffisante.

— Elle a commencé à transpirer et à secouer. Je suppose

qu'elle m'a pris pour l'un d'eux. Je ne savais pas comment la rassurer. Heureusement, le psychologue est venu juste à ce moment.

— Oui, pour l'interroger ! Katie se dégagea un court rire triste.

C'était bon de la voir rire. Même si un tel sujet de discussion en est la raison, et que l'on parle des autres. Chaque jour, il semblait qu'ils retournaient d'un pas timide au couple qu'ils étaient auparavant.

Ils fussent tombés d'accord sur la mesure de ne pas fermer les yeux à cet incident comme s'il était une tragédie honteuse. Autrefois, au cas où l'on demandait à lui s'il avait d'enfants, il prenait quelques instants pour expliquer le cas et c'est alors qu'il regrettait d'avoir confié son histoire à n'importe qui. Depuis, il secouait simplement la tête.

Ses amis et ses proches, après avoir appris les détails, dirent des choses qui ne semblaient jamais tout à fait correctes aux yeux de Robert. Les phrases telles que : Certes, c'est la chance pour un enfant de ne pas mener une vie atroce ; ou bien, elle était un ange et maintenant demeure au ciel ; ou même, elle ne verra jamais les moments de déception.

Le verre de bière avait décongelé. Une couche de mousse sur ses bords faisait un signe ridicule et pour Robert, le verre, avec son insigne d'Oktoberfest, semblait ridicule comme tant d'autres choses qui font exprès d'une vie naïve et frivole. Robert dit, « Et si on partait en voyage ! Même pour une longue fin de semaine, quelque part où il fait chaud, Bermuda ou Bahamas. Il avait longtemps hésité avant de l'avoir suggéré à Katie, à supposer que cela paraisse désinvolte. En plus, son salaire n'était suffisant pour toutes dépenses somptueuses. Mais il le voulait et même sentait la nécessité de faire marquer la rupture entre leur passé et l'avenir.

Katie prit sa main dans la sienne. Elle était celle qui préférait la plage pour les vacances ; Robert avait l'air agité.

— Alors, es-tu prêt pour te bruler sous le soleil ou bien tu te débats ? elle lui serra la main. Merci Bub. Je vais y réfléchir. »

*

Elle avait fait tout ce que proposaient des livres et des sites d'internet, de boire des boissons protéinées à la natation trois fois par semaine. Robert l'avait observé quand elle faisait des exercices de respirations prescrites ; elle a même écouté les chansons que l'on jugeait nourrissant au développement de fœtus. Elle était assez jeune pour laisser tomber le reste des examens médicaux après avoir passé cinq mois de sa grossesse. Mais au moment de l'accouchement précoce (qui était deux mois au plus tôt que la date conçue, même si cela semblait faisable) elle a donné naissance à un petit être minuscule qui pesait seulement quatre livres et qui n'avait pas de bras ni de jambes ; ils apprirent rapidement que même ses organes intérieurs et vitaux n'étaient pas suffisamment développés.

À l'époque de l'affichage numérique, des analyses de sang et d'ultrasons, une telle annonce de la part de Robert a choqué tous ceux qui ont reçu la nouvelle, et personne ne pouvait la croire. Comme s'il s'agissait d'une folie de la part de Robert ou de Katie qui ont empêché de se révéler un indice. Pourtant, les docteurs les ont rassurés que ça ne fût la faute de personne. Tout ce qui a mal tourné remonte à un temps après l'ultrason et les examens. Ils ne pourraient jamais savoir s'ils pouvaient faire quelques choses ou non. Leur fille ne possédait pas simplement ce qui est nécessaire à survivre.

Et pourtant, il s'est avéré qu'ils ont dû attendre cinq jours

pour voir le moment où elle cessa d'essayer.

*

Un vendredi quand Robert retournait pour rendre visite à Rozsa Fischer, il fut surpris de la trouver hors du lit, debout alors qu'elle appuyait à sa marchette à quatre roues. L'odeur d'un certain grillage s'émanait de la cuisine.

Robert accrocha son manteau sur le triangle à vêtements en bois et dévisagea le pied gonflé de Rozsa Fisher qui était bandé et coincé dans sa pantoufle en éponge. Dr. Turley avait déclaré, à plusieurs reprises, que si le cas d'infection ne diminue pas, il faudrait amputer le pied infecté.

« Est-ce que l'infirmière vous a autorisé de vous tenir sur ce pied ?

— Ne me parle pas de ces infirmières que tu envoies de la part de l'entreprise puisque chacun est plus gros que l'autre.

Elle avait repris du couleur sur ses joues. Maintenant que Robert l'observerait de plus près, il a également remarqué - plutôt par curiosité que pour se faire des soucis pour sa santé- que le grain de beauté suspect qu'ils s'étaient assurée d'avoir enlevée chirurgicalement, était déjà en croissance.

Rozsa Fischer a dit : « J'ai préparé le pain de viande pour toi.

— Madame Fischer...

— Robert, tu crois ou non, je n'ai même pas pris mon Ibuprofène aujourd'hui. Dès que je me suis réveillée ce matin, il n'y avait aucun signe de douleur. Je me suis dit, oh là là, il se peut qu'ils aient raison et que je sois morte pour de bon.

Elle était certainement en une meilleure santé par rapport aux mois derniers, et éventuellement depuis l'an dernier. Il serait étrange- assumait Robert- de mentionner « Les

décisions appropriées et opportunes ».

— Robert ! a dit Rozsa Fischer alors qu'elle s'approchait à lui. À l'aide de sa marchette elle faisait des marches lentes vers le salon. Tu dois manger.

C'était le moment quand on a sonné à la porte. Les yeux de Rozsa Fischer s'écarquillèrent. « Je dois me dépêcher ! » et tout de suite elle se mit à marcher d'un pas lent ; il s'agissait d'une marche épineuse au bout du salon.

— Voulez-vous que je réponde ?

Elle se dirigea obstinément vers la chambre et ne répondit pas. La sonnette retentit. « J'arrive », cria Robert. Mais, il prit le temps pour rentrer dans la cuisine. Dr. Turley se fit déjà entrer et déposa les clés dans la boîte de verrouillage.

— Bonjour Robert ! dit Dr. Turley en courant aux grandes foulées vers Robert et ensuite il lui serra la main d'un trait fort et rapide. Il était extrêmement apte et ne faisait aucun signe de calvitie, qui tous faisaient sentir Robert d'être son inférieur.

Robert dit : — Effectivement, je venais de partir .

On pouvait entendre Rozsa Fischer qui depuis la chambre à coucher criait : « Prends ta pain de viande !

Dr. Turley leva les sourcils et, dans une voix en plein essor, dit : « C'est toi, la jeune dame ? Il passait déjà devant Robert en criant des plaisanteries.

Robert se dirigea vers la cuisine pour prendre la tourtière qui, enveloppée dans du papier d'aluminium, se trouvait au-dessus du poêle. Elle devait l'avoir retiré juste avant son arrivée. Comment réussit-elle à le faire ? L'agent humanitaire devait l'avoir aidée. Dans les mains de Robert, le pain était chaud et mou.

Il pouvait entendre la voix de Dr. Turley alors qu'il rentrait dans le salon. Il pousse la tête dans la chambre pour remercier

Rozsa Fischer et lui fit savoir qu'il allait partir.

— Et, maintenant écoute jeune dame ! déclara Dr. Turley, alors que Robert et Rozsa Fischer accrochèrent le regard. De là, Robert agita la tourtière alors que Dr. Turley disait, vous feriez mieux de suivre les ordres de votre médecin ! »

Robert partit vite. S'il restait, il courait le risque de lui adresser quelques injures.

*

Le médecin à l'hôpital avait des cheveux poivre et sel et les avait coiffées aux nattes épaisses. Au moment où elle expliquait le chemin à venir pour le bébé, son visage ne faisait exprès aucune émotion ; enfin, elle dit d'une voix basse : — Je suis vraiment désolée. »

Cette histoire remonte à la première journée, quand Katie était encore dans la salle de réveil. Le docteur paraissait assez sincère, pourtant son aplomb, qui procédait peut-être des coutumes de la Nouvelle Angleterre, lui permit de rester insensible.

Robert se rappelait de l'aumônier de l'hôpital qui avait l'air jeune pour ce métier. Il pensait encore à lui de temps à autres. Katie et Robert n'avaient pas demandé pour lui. Ils s'étaient assis silencieusement, regardant leur fille s'endormir. C'était la quatrième journée, la centième heure qu'ils passaient au chevet de leur enfant. L'aumônier s'arrêta devant la porte pour se renseigner s'ils ont besoin de lui. Son accent ralenti et détendu donna l'impression qu'il pourrait venir du Californie. Robert n'attendait pas à ce que Katie fasse oui de la tête toute de suite.

Elle dit : « Viens voir notre fille. »

Elle ne portait toujours pas de prénom. C'était une tâche

morbide et inutile. Malgré cela, Robert ajoutait toujours des prénoms nouveaux à sa liste (Amitié, Foi, Miséricorde), aucun prénom ne semblait correct.

L' aumônier avait l'air d'âge de moins de trente ans, avec un visage sans ride et sa chevelure touffue qui se frisait aux pointes. Robert ressentit que l'aumônier travaille dans un but récréatif, comme s'il venait d'un match de volleyball. Probablement c'était sa foi qui lui prêtait ce regard impassible. Robert ne pouvait s'empêcher d'envier ces personnes et leur conviction qui lui manquait et qui ne pouvait pas venir à son aide pour rendre cette catastrophe quelque peu significative. Il obtint cette certitude, au début de sa romance avec Katie, lors d'une visite rendue à la maison d'Emily Dickinson. Dorénavant, il n'oublia jamais les mots simples gravés sur sa pierre tombale : RAPPELEE. Comme un panneau sur la porte d'un bureau signalant d'être appelé pour une affaire d'urgence. Quel mot pourrait mieux transmettre le sens de la reconnaissance de soi, du travail et de la nécessité que ce mot simple. Bien au contraire, Robert se troublait toujours pour trouver un but précis à sa vie, à l'exception de sa mort éventuelle.

Quoi que son travail de toujours soit marqué par le titre « fournisseur », il n'était pas suffisamment payé grâce à son diplôme universitaire en travaux sociaux. Sans le revenu de Katie ils étaient accablés financièrement. L'assurance maladie de Robert était parvenue par le métier de sa femme qui travaillait en tant que bibliothécaire dans une université.

Dans cette chambre hospitalière, il saisit la jalousie quand l' aumônier s'est approché de leur fille endormie. Il avait l'air très jeune, imperturbable et divinement blindé contre la fureur de la mort.

L' aumônier se tint facilement au-dessus du berceau et

regardât leur enfant imparfait avec un visage parfait qui ressemblait à celui d'une poupée. Soudainement, un signe est apparu sur son visage. Une petite contraction. Pas d'alarme ; plutôt comme une surprise. Peut-être c'était de l'étonnement. Qu'a-t-il attendu ? Pas ce petit être ensommeillé. Il la dévisagea et il semblait qu'il ne faisait pas exprès d'un rituel, ni même d'effectuer des actes automatiques, mais il regardait et saisissait leur enfant.

Alors l'aumônier commença à cligner des yeux, un effort, Robert se rendit compte, non pour pleurer. Robert le regarda presser ses lèvres comme si pour empêcher ses lèvres de trembler. Même après avoir retrouvé son sang-froid, l'aumônier avait l'air déconcerté.

Il se tourna vers eux et dit avec un ton d'étonnement :
« Elle est un bijou ».

Quand Robert pensait aux jours à l'hôpital, il arrêtait fréquemment sur ce moment-là. Il pensait à l'appréciation exprimée par cet étranger envers leur enfant ainsi et envers leur propre calamité. Pour ces quelques instants, cette autre personne partageait une partie de leur chagrin.

*

Aux cours des mois prochains, le temps s'améliorât et du fait, le soleil réchauffait la voiture entre les visites qu'il rendait chez les clients. Robert se rendit compte qu'il craignait ce changement de saison. Les journées courtes de l'hiver ne laissaient aucun moment pour profiter, mais les flaques grises, pleines de neige, correspondaient mieux à son humeur. Maintenant le soleil fut au rendez-vous et on peut voir le soulagement palpable d'une ville entière qui survint le dernier essor de l'hiver.

C'était un vendredi après-midi ensoleillé quand Robert finit sa dernière tournée de visites en coordonnant le cas de Hans Alderman. Il sortit pour se faire aérer d'une brise légère qui s'écoulait au carrefour animé et ensoleillé de Coolidge Corner. Sur l'avenue Beacon le trolley sonna la clochette et poussa lentement.

Rozsa Fischer n'était pas loin de là. Robert se rappela la brochure de « Les Décisions appropriées et opportunes » qu'il avait mis chez elle sur la table à chevet. Bien que Dr. Turley croyait fermement qu'elle aurait dû déjà rendre l'âme, Robert n'a entendu aucune nouvelle de cette sorte. Sa rue, Babcock, se trouvait sur le chemin de du dernier client du jour de Robert.

Quand il arrive devant la porte de son appartement, Robert enleva son capuchon et saisit le numéro de l'appartement sur l'interphone. Il attendit longtemps avant qu'elle ne réponde. Dès qu'il entendit sa voix lourde et ralentie, il fit exprès le regret pour l'avoir fait réveiller.

« Non, monte—je voudrais te parler.

Il prit les escaliers au lieu de l'ascenseur, pour lui donner un peu plus de temps pour se préparer. Ensuite, il ouvrit la boîte à clés et entra dans l'immeuble. La cuisine semblait calme quand il enleva son manteau. D'une voix haute il dit : — C'est moi.

— Viens ici. Sa voix venait de la chambre à coucher. Elle s'allongeait sur des couvertures, portant un pull jaune, un pantalon gris et une chaussette blanche. Le pied infecté était gravement gonflé, et bandé par une gaze, reposait sur une couverture pliée. Sur le côté opposé du lit se trouvait le panier de l'infirmière avec de Coton-Tige, des bandages, de l'iode et une grande bouteille de Cipro.

Rozsa Fischer lui donne un signe de ses sourcils. « Assieds-

toi ». Elle parlait comme si un morceau de tissu était coincé sous sa langue. L'infirmière me dit que tu pars en vacances.

— En effet, oui. Robert regarda son pied gonflé. Cela a l'air douloureux.

— Tu pars quelque part au chaud ?

— Aux Bahamas, cinq jours. Est-ce que Dr Turley a vu ce pied ?

— Robert, Je voudrais te dire quelque chose. Ensuite, elle chercha très lentement son verre à eau. L'agent humanitaire de l'après-midi avait pour fonction de mettre un verre plein d'eau sur toutes les surfaces à la portée des clients. Robert la regarda boire, un acte simple qui nécessitait beaucoup d'effort en ce moment. Très lentement, elle remit la tasse. Et elle reprit la parole.

« Dans les camps on souffrait de famine. J'ai eu des plaies partout sur ma peau. Un jour, un oignon est tombé du chariot et s'est roulé par terre. Avant que j'aie pu le saisir une autre fille l'a attrapé. Elle aussi, elle avait faim. Elle aurait pu manger cent oignons. Mais Robert, elle l'a partagé avec moi. Et toutes les plaies sur ma peau ont disparu.

Elle semblait trembler.

— Madame Fischer, vous souffrez ?

— Tu vois Robert pourquoi il te faut manger ?

Robert porta l'attention sur le visage de Rozsa Fisher pour voir si c'était une explication ou une simple déclaration sur la guérison d'une personne ; ou même qu'elle créa cette histoire seulement pour Robert. Il supposa que l'un des agents humanitaires auraient pu mentionner à Rozsa Fischer ce qui fut arrivé à l'enfant. Ou éventuellement, elle avait simplement remarqué l'amaigrissement de Robert.

Robert jeta un regard à son verre d'eau sur le panier d'infirmière surchargé avec des médicaments. Il se rendit

compte que son cœur s'était mis à battre très fort. Il pourrait s'entendre parler.

« Il y a quatre mois et demi, notre fille est née. Elle était durement malade. On nous a dit qu'elle ne peut un instant survivre. Pourtant, elle a vécu cinq jours.

À la fin de ces cinq jours, il ressentait un épuisement sans pareil. Non seulement son cœur mais aussi son visage, ses os et même le dos de ses yeux faisaient mal. Pourtant, en passant chaque instant dans cette chambre à l'hôpital, il sentait quelque chose grandir en lui. Un sens de reconnaissance de soi en tant que père était en floraison envers cette petite créature qui était sa fille.

Rozsa Fischer dit : — Je suis désolée Robert.

Tout de suite il a eu honte pour avoir pesé le fardeau lourd de sa douleur sur une femme agonisante. Mais une sensation le tenait debout à côté du lit alors qu'il pressait son capuchon entre les doigts.

Son visage brûlait de chaleur. — Elle s'appelait Ruby.

Il pensait à ce prénom à plusieurs reprises ; quand il trouvait Katie pleurer, quand il la tenait dans ses bras et lui disait quelques mots sentimentaux et inutiles. Il pensait que ce prénom leur était offert et gardait leur enfant chaud en soi. Il pensait à ce que leur enfant, pendant les quatre jours de sa vie ainsi que toute la cinquième journée était vivante portant le nom de Ruby. Et même après être arraché de la vie, elle restera Ruby, et manquera pour toujours par ce nom. Parfois ces idées l'aidaient.

— Ruby, donna-t-elle un fort oui de tête. Très beau.

Robert observait sa tête qui pesait lourd et ses épaules de marionnette. Il se demanda s'il aura la chance de la revoir, ou bien quand il serait de retour en vacances un autre prénom fut rayé dans sa liste, alors qu'il est ajouté à d'autre colons de

noms, le colon des noms publics et les noms privés et secrets, qu'il fut permis d'accéder

Il dit : — Je n'avais pas l'intention de parler de moi-même. Je voulais simplement prendre de vos nouvelles. Je devrais partir maintenant.

— Moi aussi Robert. » Elle donna un sourire pale et silencieux. Mais elle était toujours là.

À propos de l'auteur

Daphne Kalotay est une écrivaine qui réside à Sommerville, Massachusetts. Sa collection de nouvelles intitulée *La Calamité et d'autres histoires* fut sélectionnée pour le prix d'histoire en 2005. Son récit ayant le titre *L'Hiver russe* obtint le prix de la ligue des écrivains de Texas dans la section de Fiction en 2011. Son ouvrage le plus récent, *Lecture à vue*, obtint le premier prix d'histoire de la société de Nouvelle Angleterre en 2014. Elle est professeur à Princeton University.

Copyright © 2017 par Daphne Kalotay.

Notre format fut inspiré par One Story (www.one-story.com), un revu littéraire à but non lucratif qui publie une histoire courte toutes les trois semaines.

The Boston Book Festival

32R Essex Street

Cambridge, MA 02139

857.259.6999

www.bostonbookfest.org

Fondatrice et directrice exécutive : Deborah Z Porter

Directrice adjointe : Norah Piehl

Directrice des opérations : Sarah Howard Parker

One City One Story Chef de Projet : Madelene Nieman

1C1S Comité de lecture: Alicia Anstead, Callie Crossley, Bridget Gildea, William Giraldi, Henriette Lazaridis, Ladette Randolph, and Christina Thompson.

Les lecteurs : Elisa Birdseye, Mark Krone, Niki Marion, Sheila Scott, and April Wang.

Pour plus d'informations sur les groupes de discussion, meet-ups, des traductions et nos concours de rédaction, veuillez visitez www.bostonbookfest.org/one-city-one-story.



OCTOBER 28, 2017
COPLEY SQUARE

WWW.BOSTONBOOKFEST.ORG

BookBub